

1

## La seconde Manche

*Sangatte (Pas-de-Calais), dimanche 4 août 2019*

**J**'y vais ! Cette fois, c'est juré, plus question de faire marche arrière. Ce sera la bonne. Les hélicoptères sont en place, le public et les médias sont derrière moi. Mon équipe est là aussi : ma femme Krystel, en premier lieu. Elle m'a toujours soutenu et accompagné dans mes défis sportifs, mes victoires, mes échecs et ma carrière professionnelle. Mon vieux pote Stéphane est allé se positionner comme la première fois sur la plage de St Margaret's Bay à Douvres, de l'autre côté de la Manche. Il m'attendra attentivement au pied de cette plateforme qui lui servira de zone d'atterrissage pour mon *flyboard* air. Accroché à son téléphone portable, Stéphane scrutera aussi ma traversée en direct *via* les chaînes d'information françaises et britanniques. Près de la plage

de Sangatte, il y a aussi les fidèles Adrien et Florian, une partie du clan Zapata. Claude, mon papa qui n'a jamais manqué un seul de mes départs en compétition jet-ski, est exceptionnellement resté, pour garder mon fils Matt, sur son bateau à Calvi, en Corse. Depuis 6 heures du matin, la famille ne décroche pas du poste de télévision pour suivre ce défi diffusé en intégralité sur BFM TV.

Au plus profond de moi, comme une envie d'en découdre. Aller jusqu'au bout de mes rêves et effacer l'échec d'un premier vol avorté le 25 juillet dernier au moment de ravitailler en mer. Je vois ce défi aérien, sportif et technique comme un vrai combat de boxe. Un combat aussi contre moi-même. Il va falloir tout donner, point d'orgue d'une belle aventure qui a commencé il y a plusieurs années du côté de Marseille. Et un rêve de gosse aussi, c'est certain.

Pour cette seconde et ultime tentative aux commandes de mon *flyboard* air, 35 kilomètres pile poil de traversée m'attendent entre la France et les côtes britanniques. Mon équipe a tout étudié au millimètre près : l'assistance, les temps de parcours, le poids du sac à dos qui fait office de réservoir, la consommation attendue en kérosène et bien sûr tout le processus de ravitaillement. Cette manœuvre délicate avait provoqué ma chute lors de la première tentative en juillet dernier. Un navire spécialisé dans les travaux maritimes, beaucoup plus stable et plus grand, m'attendra

en Manche. Cette fois, ce sera dans les eaux territoriales anglaises, cela change tout. Appartenant à la société Iroisemer, le vaillant *TSM Penzer* mesure 27 mètres de long pour 8 mètres de large et dispose d'une grande plateforme arrière faisant office de zone d'atterrissage. Cela nous rassure. Les jours précédant cette seconde tentative, on a travaillé jour et nuit sans relâche pour démonter, revoir de A à Z et réparer mon *flyboard*. La tâche n'a pas été simple, je me souviens avoir très peu dormi.

Mais avec les années, j'ai appris à me connaître, à subir ce que j'appellerais une « pression positive ». Je me rappelle ainsi mes premières compétitions en jet-ski, notamment lorsque je suis passé en catégorie stand-up (jet à bras) au niveau professionnel. Plus jeune, je m'étais entraîné toute l'année à 400 % et j'arrivais sur les premières courses les jambes totalement coupées.

Au bout d'un tour de circuit, je n'avais plus beaucoup de force, le cœur dans la bouche et plein de stress, mes concurrents commençaient à me dépasser. Avec l'expérience et tous les coups que j'ai pris dans la gueule, tout au long de ma vie, tu finis par l'oublier et plus rien ne t'affecte. À la fin de ma carrière sportive, j'ai changé complètement et je n'ai jamais été aussi bon que lorsque j'ai été sous la contrainte. J'ai appris à doser l'adrénaline pour qu'elle me donne une capacité à me dépasser. Au début, la douleur physique

est énorme, ton corps souffre, tu te tétanises, et puis à la fin ta dose d'adrénaline te délivre une réelle capacité à te dépasser. Maintenant, à chaque fois que je suis sous pression, j'arrive à passer le cap !

Nous sommes arrivés dans le Pas-de-Calais la veille, il y a eu une nouvelle conférence de presse avec encore plus de télévisions, encore plus de radios et de journalistes étrangers que pour la première tentative le 25 juillet 2019. J'étais déjà dans un monde parallèle, une vraie concentration.

8 heures du matin, le compte à rebours s'est enclenché. J'ai hâte d'y être, de me retrouver en altitude les yeux fixés vers l'Angleterre, mon seul objectif. Je regarde déjà loin devant. Le ciel est dégagé, la température à Sangatte frôle les 20 degrés. Favorable pour ma traversée, la vitesse du vent oscille entre 20 et 25 kilomètres à l'heure. Les conditions météo sont sensiblement les mêmes que lors de ma première traversée. Ordre est donné aux équipes de télévision de s'écarter. Je m'avance près de la plateforme. Applaudissements du public venu encore plus nombreux que jadis, cela me fait chaud au cœur. Puis à 8 h 15 pétantes, un oiseau passe. Je monte sur la plateforme, un dernier geste de tendresse envers mon épouse et voilà mon regard porté vers l'horizon. J'actionne la gâchette, les moteurs se mettent en action. Le bruit assourdissant des micro turbo-réacteurs laisse derrière moi le brouhaha médiatique et toutes les

complications administratives de ces derniers jours. *Bye bye* la pression, le ciel est à moi !

Concentré comme jamais, je me retrouve en quelques secondes propulsé à une quinzaine de mètres d'altitude. Toutes les informations, les paramètres de vol défilent dans la visière de mon casque. Vu de l'extérieur, le parcours de vol n'est pas très long mais dompter mon aéronef réclame une excellente condition physique. Mon *flyboard* se pilote aussi bien avec les pieds qu'avec les fesses ou les abdominaux. Cela tire dans les quadriceps. Je dois contrôler la propulsion mais aussi le tangage, le roulis et le lacet de l'engin. Une rafale de travers ou de face, un volatile ? Je dois parer à tout changement de trajectoire. Tout peut arriver.

Je me rappelle plusieurs fois des sortes de flashes où je me suis reconnecté à la réalité. D'un coup, je vois passer au loin un oiseau, un hélicoptère d'assistance peut-être ? Me voilà au milieu de la mer. Cela te procure d'immenses mais courts souvenirs, des montées d'adrénaline. Le reste du temps, je reste concentré, dans ma bulle, baladé entre une véritable douleur, la vitesse de l'engin et la maîtrise technique.

Foncer droit devant, ne pas trop réfléchir et viser ce qui s'apparente à la ligne d'arrivée. Après coup, cela me rappelle la belle époque, où je disputais, dans les années 1990-2000, les Championnats du monde de jet-ski autour de Fort-Boyard et de l'île d'Oléron en Charente-Maritime. C'était un peu le même

sentiment : se battre contre soi-même, pas trop contre les autres. Regarder l'horizon, tenter d'arriver au bout et arbitrer entre douleur et vitesse.

Ouf ! Les calculs ont été justes, la chance me sourit. Le ravitaillement à bord du bateau TSM Penzer se passe comme une lettre à la poste. Je m'accroche à la petite barre, mon sac à dos aspire méticuleusement les litres de kérosène. Rien à voir avec le fiasco de ma première traversée. Et puis, Douvres n'est plus trop loin. Bizarrement, j'ai aperçu les côtes anglaises assez tôt, à partir de la moitié du parcours. Je les vois un peu au loin, c'est magnifique. J'ai mal partout, cela me brûle, dans les jambes et dans le ventre.

Je me parle dans ma barbe : « Franky ralentis, ralentis, putain, ralentis ! » Car je vois la vitesse défilier en temps réel dans mon œil. Et puis au moment où je décélère, j'ai de nouveau mal, je me dis qu'il faut que j'accélère à nouveau. Les plages anglaises arrivent plus vite que ce que j'imaginai. Tout s'est passé trop vite.

En une fraction de seconde, je sens venir cette énorme falaise blanche. Elle m'éblouirait presque. Je dois voler à 60 ou 70 mètres d'altitude pour la contourner. Avec mon sens de l'orientation légendaire, je tourne en rond. Je suis un peu perdu. Et pourtant je suis venu ici, à pied, repérer la zone d'atterrissage deux jours avant la traversée. On avait mis 45 minutes en marchant et là, j'ai retrouvé la fameuse DZ en une poignée de secondes.

Je l'ai enfin fixé. Je m'approche doucement de la plateforme, mon ami Stéphane en soutien. Une rafale de vent, la plateforme s'envole, mon pote la tient. Cette fois, je pose les pieds sur la terre ferme. C'est fait ! La seconde tentative était donc la bonne.

Une décharge d'émotions m'envahit. Je ne peux plus retenir mes larmes. J'appelle tout de suite Krystel puis Matt, ou l'inverse, je ne sais plus trop : « Je vous aime. » Je suis sur un petit nuage. Les médias arrivent. En anglais, en français. Je réponds du tac au tac, je pense à Louis Blériot, à tout, à rien, je pleure de joie.

Le soir de la traversée, on a choisi de rentrer directement en France pour célébrer cette première au restaurant et surtout pour rejoindre mes proches, mon équipe et tous ceux qui nous ont soutenus au fil des semaines de préparation.

Je retiens aussi cette anecdote. Je me rappelle avoir emporté en Angleterre mon passeport européen à cause du Brexit. En prenant le Shuttle du retour, je passe les douanes et une responsable en uniforme me demande dans un mauvais français :

— Monsieur Zapata, comment avez-vous pu passer, vous n'êtes jamais entré sur le territoire britannique ?

J'ai dû ainsi tout lui expliquer cette histoire de record en *flyboard*... À ma grande surprise elle m'a répondu :

## L'homme qui vole

— Moi aussi j'ai traversé la Manche il y a quelques années mais c'était à la nage. Je connais bien le problème !

On a rigolé, elle m'a mis un coup de tampon et m'a laissé repartir. Une semaine plus tard, nous avons été contactés de nouveau par les autorités britanniques. Il a fallu tout reprendre à zéro et réexpliquer l'histoire dans un long e-mail...

En arrivant à Marseille, retour à la réalité, au train-train quotidien, j'allume mon téléphone portable. Il est plein de SMS, e-mails, autres messages de soutien, témoignages et félicitations. Je le bascule en mode avion. Direction l'aéroport. Au programme : un long vol vers Bali pour des vacances en famille et une pause bien méritée. Cela va nous faire le plus grand bien !